

LE FIGARO

MARDI 15 JUILLET 1997

THÉÂTRE

« Pereira prétend »
d'Antonio Tabucchi

La beauté du geste

C'est une fiction, oui, un roman. Au fil du récit, scandé par une poignante milonga, on ne cessera de nous répéter, comme dans les minutes d'un procès : « *C'est du moins ce que Pereira prétendit* », comme si l'auteur souhaitait éviter toute prétention à l'exactitude. Comment s'écrit l'Histoire si l'on abolit le fracas des événements, la rumeur héroïque des batailles et le rantanplan des commémorations ? Qui saura jamais vraiment ce qui s'est passé ce mois d'août 1938, à Lisbonne, à la veille d'un cataclysme ? Et qui est ce Pereira dont on nous dit qu'il est journaliste littéraire, obèse, veuf, cardiaque et enclin à la mélancolie ?

Avec ce spectacle, présenté en lecture l'an dernier, Didier Bezace parachève sa trilogie sur des gens ordinaires, *C'est pas facile*, composée de textes de Brecht, Bove et Tabucchi. D'emblée, on retrouve un style – une écriture théâtrale sobre, joyeuse, ludique. Pas de décor : un plateau nu qui exige des comédiens, en pleine lumière, un engagement total. Quelques objets, quelques accessoires, acquièrent eux aussi une valeur exemplaire. Un seau, une serpillière, un journal, une chaise-longue doivent suffire à susciter un lieu, une heure de la journée, un personnage, une époque.

Les trois comédiens (Daniel Delabesse, l'excellent Thierry Gibault et Lisa Schuster) n'ont pas le choix : ce sont eux, et eux seuls, sans simagrées, qui tirent les ficelles du récit. Qu'un soir ils faiblissent, qu'ils perdent pied, tout le charme s'évapore. Il faut qu'ils soient admirables, ils le sont, même quand un projecteur rend l'âme dix minutes avant une représentation. Ce que Bezace impose, c'est un risque, c'est-à-dire un plaisir du jeu qui confère à certains procédés du théâtre-récit une sorte d'évidence romanesque renouvelée.

C'est toute la différence entre la simplicité, qui semble une grâce mais résulte d'un travail, et le minimalisme, qui est une pose, une coquetterie et, en fait, une outrance.

Comme dans *Le Piège* d'Emmanuel Bove, une question est posée qui s'ouvre comme un abîme sous nos pas : qu'est-ce qu'un salaud ? Et un héros, c'est quoi un héros ? On pense généralement qu'il y a d'un côté les bons, de l'autre les méchants. C'est en gros comme cela qu'on se raconte notre histoire – Vichy, Hitler, le franquisme. Mais non, le mal est toujours déjà là ! C'est une sorte de partition que chacun, à un moment de sa vie et d'où qu'il vienne, peut choisir ou non d'interpréter. Personne n'est maudit. Rien n'est écrit d'avance. Nous sommes responsables ! Et cela demeure une énigme, un mystère.

C'est l'été, ce sera bientôt la guerre. Ce qui domine, dans *Pereira prétend*, c'est la chaleur torride, la médiocrité, la peur. Ensuite, la mort : moins une certitude, un thème ou un pressentiment qu'une odeur qui se propage dans les recoins les plus infimes de l'existence la plus dérisoire. On peut voir dans Pereira (et qu'importe si Daniel Delabesse n'est pas tout à fait le personnage du roman de Tabucchi !) un petit cousin de Bartleby, le gratte-papiers de Melville, qui oppose à l'oppression la force dérisoire d'un : « *Je préférerais ne pas...* »

C'est cela qu'on appelle la beauté du geste. Une forme douce et silencieuse de l'agir. En pure perte. Pereira, c'est un peu Cyrano sous la dictature.

Frédéric FERNEY

Cloître des Carmes, à 22 h (jusqu'au 19 juillet).